faisant sur un des paquets. — Le front appuyé sur mes deux mains : « Ah ! c'est comme ça, Père Hermitte, que vous m'abandonnez... Vous aviez pourtant promis de m'aider à convertir les sauvages... L'occasion ne pouvait être plus belle... Me voilà bien planté ! Là !... Après six jours de travail et de prière, je pars moins avancé qu'à mon arrivée... »

Toc ! toc ! D'un bond, je suis debout. « Entrez ! » dis-je, en m'efforçant d'illuminer d'un sourire ma physionomie bouleversée, « entrez ! ». Les deux toiles de la porte s'écartèrent pour laisser passer.. le vieux chef en chair et en os. En deux temps, la meilleure de mes couvertures est déroulée par terre. « Asseyez-vous là », dis-je à mon royal visiteur. Et lui, prévenant toute question : « Père, dit-il, d'un ton décidé, ne pars pas maintenant, écoute-moi. J'ai pensé à ta religion ; j'ai réfléchi. Ton grand manitou, je crois, m'a parlé au cœur. Il m'a dit : « Va voir la robe noire ». Je n'ai pu résister. Je suis venu. Tiens ! instruis-moi et baptise-moi. »

Imaginez la commotion que j'ai éprouvée. Elle est inexprimable. La scène se passait avec tant d'imprévu, tant de rapidité qu'elle tenait du rêve. Mais non, j'étais bien en face de la réalité ! « Instruis-moi et baptise-moi », répétait le vieux chef. Je ne me fis pas prier. Je l'instruisis et le baptisai, lui, sa vieille, son garçon, sa bru, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, un de ses neveux, une de ses nièces et plusieurs sauvages. Je fis cinq ou six mariages. Bref, la place était prise !

Voilà mes très chers Pères et Frères, le fait tel quel. Or, je vous le demande, qui donc a pu me tenir figé sur place au moment du départ ? Comment mon vieux renard a-t-il pu se décider ainsi à la dernière minute ? Où avait-il puisé l'énergie nécessaire pour vaincre tout respect humain et venir me demander le baptême à brûle-pourpoint, sans préparation, sans controverse, avec la fermeté et l'ardeur d'un Saul terrassé sur le chemin de Damas ?

Expliquez cette conversion comme vous l'entendrez, pour moi, ma conviction est bien arrêtée. La solution, je la trouve complètement satisfaisante dans les paroles du P. Hermitte : « Je vous amènerai des sauvages à baptiser ; vous ferez des conversions imprévues. Vous n'y comprendrez rien. »

J'ai hésité, mes bien chers Pères et Frères, à vous faire cette petite confidence ; mais un de vos vénérés Pères que j'ai consulté m'y a déterminé, en me faisant remarquer que je ne raconterais pas précisément mes faits et gestes, mais que j'ajouterais une page à la vie du bon, du saint et inoubliable P. Hermitte... missionnaire chez les sauvages.



MANITOBA

Pourquoi tant s'occuper des Indiens?

En ce moment où les colons arrivent de toutes parts et où il faudrait un plus grand nombre de prêtres au milieu de ces populations laborieuses et pleines d'avenir, qui parlent l'allemand, le hongrois, le polonais et le ruthène, on se demande pourquoi tant s'occuper des sauvages qui ne sont qu'une poignée.

Nous ferons la réponse de saint Paul expliquant aux Hébreux pourquoi il allait prêcher l'évangile aux Gentils : « Parce que l'Esprit saint est avec ceux qui se convertissent. »

En voici la preuve.

Une conversion consolante.

Un soir de décembre, deux jours après Noël, un sauvage de la réserve Paskwa venait me chercher pour sa belle-sœur



CANADA

Le Père Marcellin Hermitte [1]

MISSIONNAIRE CHEZ LES SAUVAGES

(*Extrait d'une conférence donnée au scolasticat d'Ottawa, par le R. P. Henri Giroux, O. M. I., missionnaire dans l'Athabaska.*)

Je vais maintenant vous raconter ce que j'appelle une merveille, ne pouvant, tant que l'Eglise ne se sera pas prononcée, le donner pour un miracle. Il est donc bien entendu que ces communications, je vous les fais dans l'intimité et sous la plus entière réserve.

Vous avez tous maintes fois entendu parler du bon père Marcellin Hermitte. Vous avez lu et relu sa notice nécrologique composée par le vénéré P. Duvic ; bien plus, vous allez chaque jour déposer une prière sur sa tombe. Eh bien, le P. Giroux qui vous parle en ce moment, l'a connu encore mieux que vous ; et il ne l'oubliera jamais. En voici la raison :

C'était un dimanche, au scolasticat, à la chapelle, la communauté était à réciter l'office. Votre serviteur, infirmier auprès du P. Hermitte, alors dans la dernière phase de sa maladie, se hâtait de remplir une prescription du médecin afin d'aller au plus tôt se joindre à ses frères. Je m'aperçus que notre cher malade avait, ce jour-là, un air mystérieux, et je crus deviner qu'il désirait me faire quelque communication. Je ne me trompais pas. « Asseyez-vous là, me dit-il, j'ai quelque chose à vous dire. J'avais promis à la sainte Vierge de me faire prêtre missionnaire chez les sauvages, mais on me dit que je n'irai point chez les sauvages. Vous le voyez, dans quelques jours, on couchera le P. Hermitte entre quatre planches, puis il ira

(1) Marcellin Hermitte, père scolastique, décédé pieusement au scolasticat d'Ottawa, le 22 avril 1897.

dormir dans le cimetière, à six pieds sous terre. « Que la volonté de Dieu se fasse » me dit-il, avec une expression de sainteté, de candeur, de bonhomie, de franchise que je ne saurais jamais oublier. Puis, son regard s'illuminant : « Mais je vous ai dit que j'irai chez les sauvages, mes supérieurs me disent que je n'irai pas, ils se trompent ; j'irai, oui, j'irai chez les sauvages. » Comme je le regardais avec étonnement : « Voulez-vous aller à ma place ? » demanda-t-il. — « Aller chez les sauvages, moi, mais c'est ce que j'ai toujours rêvé » ! lui répondis-je. — « Eh bien, vous irez, vous recevrez bientôt votre obédience pour les missions sauvages ; voilà cinq jours que j'offre mes souffrances pour les pauvres âmes que vous allez bientôt évangéliser, afin d'obtenir de Dieu la grâce de leur conversion. Vous partirez dans la semaine de Quasimodo, faire vos adieux à vos parents. » — Personne au scolasticat ne prévoyait que je recevrais sitôt mon obédience. — « Quand vous serez en mission, continua-t-il, je vous suivrai partout ; je serai avec vous dans vos difficultés comme dans vos succès. On vous amènera des sauvages à baptiser ; vous ferez des conversions imprévues ; vous n'y comprendrez rien. Je vous aiderai. Vous serez le manche et je serai la hache, et je vous assure que la hache coupera. »

Mes bien chers Pères et Frères, ces paroles étranges sont restées gravées dans ma mémoire. Elles résonnent aujourd'hui d'autant plus à mon oreille que les faits prédits sont venus les confirmer.

Je n'ai pas le temps de vous donner en détail la série des interventions du P. Hermitte. Il m'a aidé si souvent tant au spirituel qu'au temporel ! Je me bornerai au fait suivant qui me paraît le plus frappant entre tous.

Un jour, mon supérieur m'envoie hasarder une tentative d'apostolat auprès d'un groupe de sauvages jusque-là réfractaires à toute idée chrétienne. Je confie le succès de ma mission au R. P. Hermitte et je pars accompagné d'un guide. Le trajet, peu considérable, devait s'effectuer à

cheval, en cinq ou six jours. A mi-chemin environ, au lac Poisson, j'apprends, par pur hasard, que mes sauvages sont campés sur les bords du lac Bœuf, de l'autre côté d'un grand *maskeg* que nous longions. Quelle bonne nouvelle ! Vite, ou plutôt, lentement — car il est bon de savoir qu'un *maskeg* est un marais recouvert d'une tourbe spongieuse ou boueuse où l'on enfonce parfois jusqu'à la ceinture — je le franchis, et me voilà sur le théâtre de mes opérations, au milieu de mes sauvages qui me font bon accueil et m'invitent à partager leur nourriture et leur tente. Après souper, réunis autour du feu, nous causâmes tard dans la soirée, de pêche et de chasse, des ancêtres, des parents, des amis et des tribus voisines. A m'entendre, je connaissais tout le monde. Ils me quittèrent en me conviant, pour le lendemain, à un grand festin.

Je me gardai bien de manquer à leur invitation et, pour m'attirer leur respectueuse admiration et leurs bonnes grâces, je m'efforçai de faire grand honneur aux pyramidales portions d'orignal, d'ours et de poissons frais qu'ils me servirent.

Les choses prenant donc une excellente tournure, je pensai, tout en festoyant, que le temps était venu de leur souffler un mot de religion. Les apparences toutefois étaient loin d'être rassurantes. A un angle de la tente, mes sauvages avaient accroché tout un attirail de manitous, de fétiches, d'objets de sorcellerie et de souvenirs des ancêtres, comme pour me dire : « Nous avons nos dieux, les dieux de nos pères, garde le tien. » A la place d'honneur, grimaçait une énorme tête de mort qui semblait m'avertir que si je poussais l'esprit de prosélytisme au delà des bornes du savoir-vivre, mon crâne pourrait bien avoir le même sort.

Le banquet terminé, je pris la parole pour les remercier de leur généreuse hospitalité et les féliciter de leur bon esprit de famille. Coups de gorge sourds et saccadés : signes d'approbation non équivoques. « Maintenant, conti-

nuai-je, permettez-moi de vous inviter à mon tour, au grand festin que je vous prépare depuis longtemps. Je vous ai apporté une excellente nourriture, non pas pour vos corps, mais pour vos âmes. » A ces mots les coups de gorge cessent ; tous les regards se concentrent sur le vieux chef ; les têtes se baissent. Mes auditeurs ont des yeux et ne voient plus, des oreilles et n'entendent plus. J'ai beau gesticuler, varier le ton, prendre toutes les attitudes, rien ! Je parle à des sourds, je parle à des aveugles, je parle à des bûches. Et, naturellement, je dus reprendre mon siège, confus et humilié comme le renard de la fable.

Nous nous séparâmes tout de même bons amis. Mais, sans être désemparé, j'avais le cœur bien gros. J'essayai, par la suite, de les prendre chacun en particulier, tous me rebutèrent en me disant : « Va voir le chef ; ça le regarde ! » J'insistai pour obtenir la permission de baptiser quelques-uns de leurs petits enfants. « Va voir le chef ! » était l'unique réponse.

Et le chef, lui, un vieux dur à cuir qui dépassait certainement les quatre-vingts ans, étant père d'un fils dont la fille était mère depuis des années, le chef, dis-je, était inabordable quand il pressentait qu'il avait à causer religion. Six jours se passèrent ainsi, sans la moindre lueur d'espérance. Le septième, harassé de fatigue, à bout de stratagèmes, je crus devoir discontinuer l'attaque.

« Il faut partir, dis-je à mon guide, va seller les chevaux pendant que je préparerai les bagages. »

Et tout en ficelant mes ballots : « Que c'est regrettable tout de même ! pensai-je. Ces pauvres sauvages ! Il n'y a plus à compter sur leur conversion... Qui osera revenir à l'assaut après un tel échec ? » Et je sortais, rentrais, allais et venais, tournais et retournais sur moi-même. — Les chevaux étaient à la porte, sellés, prêts à recevoir leur charge, et les préparatifs n'avançaient pas. J'étais comme paralysé dans mes mouvements, retenu, étreint par une main mystérieuse. « Que c'est triste ! » repris-je en m'af-